Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 29

Artikel: Trop aimable !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205213

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MIEUX QUE L'ORIGINAL

A propos de vacances, on rappelait, l'autre jour, à table, une bien jolie anecdote sur Coquelin cadet, « Cadet ».

Il parcourait la province, cherchant un coin tranquille pour y passer l'été.

Dans une petite ville où il s'arrêta, il s'inscrivit à l'hôtel sous le nom de « Frédéric Febvre, voyageur en vins ».

« A table d'hôte, contait-il, je fis connaissance avec les habitués de l'hôtel ; mon voisin de droite voyageait pour les pâtes alimentaires; mon voisin de gauche voyageait pour les draps; les autres convives voyageaient pour les huiles, pour les cuirs vernis, etc.

» D'abord, la conversation roula sur des faits généraux ; mais au dessert, ce fut tout à fait gentil ; on était un peu gai, et mon vis-à-vis, un petit noiraud plein de verve, se mit à imiter la poule. Il eut beaucoup de succès. Alors, mis en train, il imita plusieurs autres animaux. On se tordait.

» — Maintenant, dit-il, je vais vous imiter les acteurs célèbres : M. Mounet-Sully.

» Et il imita Mounet-Sully dans « Hamlet » ; c'était tout à fait ça. Il imita Got dans le « Chapeau de paille d'Italie », Sarah Bernhardt dans la « Tosca », etc., etc.

« Et maintenant, ajouta-t-il, je vais vous imiter Coquelin cadet. Quand on m'entend, on jurerait que c'est lui.

» Vous pensez si je dressais l'oreille.

» Il prit une réplique du « Baiser » : « J'ai mis dans ce petit panier une galette, etc., etc.

» Quand il eut fini, je me levai et je déclarai : « Oui, c'est pas mal, mais je suis sûr que je réussirais mieux que vous. »

» Vous pensez, j'étais sûr de mon succès d'avance. J'articulai donc de ma voix la plus naturelle : « J'ai mis dans ce petit panier une galette ; plus un vin fait pour les reines avec les noirs raisins du coteau de Suresne, etc. »

» Vous croyez peut-être qu'ils m'applaudirent? Pas du tout. J'avais raté mon effet ; le petit noiraud déclara : « Ça, Coquelin? Elle est bonne ! Mais vous ne l'avez jamais vu ! Quand on veut imiter les gens, faut les connaître. Tenez, le voilà, Coquelin ! » Et il recommença la phrase. Il faut croire que c'était frappant de ressemblance, car tous les spectateurs se roulaient.

» Je me retirai un peu vexé. »

L'amie de Paris. — Une Lausannoise ayant décidé de faire un petit tour dans la grande ville, se souvint qu'elle y avait une « amie » sur l'hospitalité de laquelle elle croyait pouvoir compter. Voici la réponse qu'elle reçut par retour du courrier :

« Je suis très étonnée que tu mécrive pour te couché a Paris y a des Hôtel qui ne demande pas mieux que de gagner et ne conte pas sur moi pour rien, ce n'est pas a mon age que je vais me déranger jai assez a faire. »

(Authentique.)

*

Un poète nous est né ! — Le *Je sais tout* nous apporte une bonne nouvelle : un poète — très jeune — nous est né. Son nom, paraît-il, est déjà dans toutes les bouches. Faut-il le dire? Inutile, n'est-ce pas. Partout on récite ses délicieux vers dont voici un spécimen :

Il est des cris plaintifs qui se tordent les bras,
Mordus entre les dents, avortés sur les lèvres.

Cela est chic, que dis-je, select, fascinatif ! Enfoncé. Coppée, Aicard, Rostand. Le puissant Hugo lui-même n'eût pas trouvé de si belles métaphores : « des cris qui se tordent les bras et mordent les dents. » Hélas ! c'est qu'entre la coupe et les lèvres...! Garçon, encore un bock et parlons d'autre chose. L. M.

PETITE ERREUR

C'était dans un petit village, de l'autre côté du lac ; on célébrait la Pâques.

Pâques est un grand jour à la campagne. C'est la plus belle fête de l'année. Et il est d'usage qu'en cette circonstance solennelle on mette sa conscience en repos.

Le curé, pour compléter l'action bienfaisante de la grâce divine, a engagé ses ouailles à aller prendre le pain de vie.

Les communiants sont nombreux. Les femmes n'y manquent pas. Beaucoup de vieillards aussi s'acheminent lentement vers l'église, tout en devisant sur le temps, l'aspect des récoltes ou les cours de la dernière foire...

Enfin le moment de la communion est arrivé. Lentement, le calice en main, le prêtre descend les marches de l'autel et s'avance vers la table sainte où déjà est agenouillée la première rangée d'hommes. A tous, il distribue l'hostie et chacun, tête basse et l'air recueilli, regagne sa place.

Pierre et son voisin Jacques ont été servis des premiers et les voilà de nouveau revenus devant leur chaise. Le disque de pain azyme qu'ils ont reçu s'étant collé au palais, ils s'efforcent de la langue, mais en vain, de l'en détacher. Des grimaces drôles, une légère congestion de la face sont les conséquences visibles de ce travail difficile.

Malgré ses efforts, Jacques ne réussit pas dans ses tentatives réitérées; l'hostie s'obstine à rester collée au palais. Il la détacherait bien avec les doigts, mais ce serait commettre un sacrilège.

Alors se tournant vers Pierre et faisant trève à un recueillement auquel il n'est pas habitué, il lui dit à mi-voix, en patois — nous traduisons : « Je crois que notre curé s'est trompé. Au lieu de me donner le Fils, il m'a donné le Père ; il a les os trop durs, je ne puis le croquer.. »

La livraison de *juillet* de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants :

Le cardinal Rampolla dans sa retraite, par E. Philippe. — Tante Josette. Roman, par Henry-L. Magnin. — Un ambassadeur de France en Suisse, Jean De la Barde, par Tony Borel. (Seconde et dernière partie.) — La poésie franco-canadienne, par Virgile Rossel. — L'accident de la vieille Louise. Nouvelle, par F. Chavannes. — Ententes internationales, par Ed. Tallichet. — Ella. Scènes de la vie lapone, de J.-A. Friis. (Septième et dernière partie.) — Chroniques parisienne, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle :*
Place de la Louve, 1, Lausanne.

Trop aimable ! — Un pompier sur le point de s'élancer dans une maison en feu, demande pour protéger ses yeux, une paire de lunettes.

Un monsieur lui présente très poliment celles qu'il a sur le nez, les essuie, et d'un air aimable :

— Je ne sais si c'est bien votre numéro.

Réflexion de célibataire. — Une noce passait en voiture sur la place St-François. Un vieux garçon, à l'humeur acariâtre, arrêté sur le seuil du café du Grand-Pont, se retourne et grommelle entre ses dents :

— Encore deux qui viennent de se promettre plus de beurre que de pain !

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

Pickpocket à rebours.

BERQUINADE EN CINQ TARTINES

I

L'an passé — c'était un vendredi 13 — j'ai gagné le gros lot de la loterie de Montevideo. Un demi-million, quelle aubaine !

Je suis vertueux et j'aime à voir lever l'aurore. Je m'étais toujours dit que si jamais le hasard me rendait riche, relativement riche, je me montrerais bienfaisant, incomparablement bienfaisant !

Ne m'est-il pas permis de conter, en ces pages de mon journal que personne ne lira, comment je m'y suis pris pour réaliser mes rêves si longtemps caressés.

J'oublie si vite le bien que j'ai fait. Quand les années auront donné à mes cheveux la nuance que Marc Monnier appelle *bon teint* parce qu'elle n'est plus sujette à aucun changement, je retrouverai sans doute avec satisfaction dans ces notes de ma vie, les preuves de ma délicate, discrète, ingénieuse, touchante et adorable charité. Je commence.

II

Des 500,000 francs qui m'étaient échus, je mis 400,000 dans une banque, 90,000 dans un coffrefort et 10,000 dans ma poche. (On ne sait pas ce qui peut arriver.) Puis je m'accordai onze mois de complètes vacances.

Au jour fixé pour le passage du grand cortège historique, au lieu de louer une fenêtre à 400 francs, je mis cette somme dans mon gilet et fus me mêler à la foule.

Je m'attendais à ne rien voir du tout. Mais j'avais devant moi un monsieur placé lui-même devant une dame qui se berçait de l'illusion qu'elle apercevrait quelque chose.

En attendant le cortège qui n'avait guère plus de cinq quarts d'heure de retard, j'écoutai à ma droite deux ouvriers italiens se faire leurs confidences.

L'un d'eux racontait qu'il avait laissé dans un village de la Vénétie sa mère malade et que, faute d'une somme suffisante, il ne pouvait aller la revoir avant la belle saison.

Le hasard, pensai-je, me favorise. Voilà une belle occasion d'alléger agréablement mon gousset.

L'Italien aux prunelles d'ambre et aux cheveux bouclés d'un vert d'olive, portait un veston dont une poche se trouvait à portée de ma dextre.

Prévoyant que si j'y glissais des billets de banque, ceux-ci risqueraient d'être chiffonnés ou détruits, faute d'avertissement, je laissais tomber dans cette poche deux pièces de cent francs dont le poids fit tressauter de surprise mon sympathique voisin.

Il plongea vivement sa main gauche dans le gouffre et en retira les deux pièces d'or avec un étonnement qui n'avait rien de joué. Il comprit tout de suite.

Pour me témoigner sa reconnaissance, il crut bien faire en portant ma main à ses lèvres d'un rouge de grenades en fleur, et je profitai d'un mouvement produit soudain dans la foule par une charge de cavalerie pour m'esquiver prestement.

III

L'été revint. Un soir, après avoir nagé, au coucher du soleil dans l'onde éblouissante du lac, je m'étais assis sur le sable de la grève, quand je vis survenir un vagabond d'apparence étrange. Ses vêtements avaient été rapiécés un si grand nombre de fois qu'il n'était plus possible de savoir quel avait dû être l'étoffe primitive. Ce soin de combler les balafres de son ajustement témoignait, chez le pauvre diable, d'un certain quant à soi, et la propreté de toute sa personne était irréprochable. L'aménité de ce visage inconnu contribua, d'autre part, à me rassurer.

Le vagabond jeta une à une ses hardes sur le sable et fit apparaître à mes regards enchantés la splendeur marmoréenne digne d'être éternisée par Phidias ou Rodin.

Puis il s'élança dans l'onde unie à l'instant où le soleil lui-même plongeait derrière le rempart azuré de l'horizon.

Madame de Sévigné nous dit, dans une de ses lettres, qu'elle faisait la guerre à l'abbé de la Vergne « qui avait plus d'envie de sauver une âme qui était dans un beau corps qu'une autre. » La sympathie, de même, s'envole plus volontiers vers la beauté que vers la laideur.